

Diabolique Melville

De son vivant, Herman Melville, qu'on traita de « fou », fut mal ou peu lu. Depuis, son génie court le monde. On réédite deux de ses chefs-d'oeuvre dans lesquels, à New York comme en haute mer, le Bien et le Mal se font la guerre.

Bartleby le scribe, Billy Budd, marin, et autres romans. OEuvres, IV, par Herman Melville, édition de Philippe Jaworski, avec David Lapoujade et Hershel Parker, Gallimard, la Pléiade, 1424 p., 62,50 euros (55 euros jusqu'au 31 mai 2010).

Dieu étant devenu inaudible, la présence dérobée du Diable en littérature mériterait une étude à part. De ce point de vue, Herman Melville (1819-1891) a droit à une mention spéciale. « Moby Dick » est un énorme roman « diabolique », et le capitaine Achab aux prises avec sa baleine blanche n'a pas fini de hanter les imaginations. Pourtant, en profondeur, deux brefs récits se détachent : « Bartleby le scribe » et « Billy Budd, marin ». Ce sont des chefs-d'oeuvre.

Melville a beaucoup souffert de l'Amérique, qui, après lui avoir concédé quelques succès pour ses romans « maritimes », l'a vite trouvé fou. Echecs sur échecs, refus de ses poèmes, fin de vie comme employé aux douanes du port de New York, mais création obstinée et souvent fulgurante. Tout semble opposer Bartleby et Billy : pourtant, dans les deux cas, vous éprouvez bien l'action d'un mal incompréhensible. Si vous n'êtes pas inquiet et profondément ému, vous avez tort. Folie calme et négative d'un côté, crime contre la beauté de l'autre.

Bartleby est un simple copiste dans un cabinet d'avoués de New York. Soudain, il ne veut plus copier ni rien faire. A toute demande de son employeur, d'ailleurs fasciné par cette « silhouette livide et soignée, pitoyablement respectable, incurablement abandonnée », il répond, avec une « blafarde hauteur » et une « austère réserve », par une phrase appelée à devenir célèbre : « *I would prefer not to.* » Vous pouvez traduire, comme dans la Pléiade, par « *je ne préférerais pas* », ou, si vous voulez insister, par « *je préférerais ne pas* ». Imaginez cette scène aujourd'hui dans n'importe quel bureau d'une mégapole. Un type de ce genre, irréprochable, croise les bras devant son ordinateur et répète mécaniquement, d'une « voix singulièrement douce et ferme », la même phrase. L'employeur le renvoie-t-il sur-le-champ ? Mais non, il est pris d'une étrange fascination pour ce héros de la négation, lequel finit par squatter son bureau et en faire son habitation. Cet esprit qui toujours nie n'a rien de faustien : c'est un pauvre diable qui déserte le camp du diable social. Il ne préfère pas, c'est tout. Il interrompt la comédie, ne mange plus, finit à la prison des Tombes, tourné contre un mur, et meurt tranquillement dans l'herbe de la cour où on le laisse à son destin immobile. D'où venait ce spectre réfractaire ? D'un emploi aux lettres de rebut à la poste de Washington (ce sont les *dead letters* brûlées périodiquement). Bartleby est devenu lui-même une lettre morte. Le très religieux Melville vous fait signe à travers saint Paul : « *La lettre tue, l'esprit vivifie.* » Le Diable tue dans l'attachement servile à la lettre, et Bartleby est un martyr, qui, sans rien dire, a tout compris.

Nous passons maintenant sur un navire de guerre anglais en 1797. Trois personnages principaux : un commandant lettré et réservé, un capitaine d'armes extrêmement bizarre (c'est un policier possédé), et enfin la vedette inoubliable : Billy le « *Beau Marin* », un « *joyau* », un « *pur-sang* », un innocent incapable de discerner le mal, « *essentiellement ignorant de la vie factice* ». Billy a 21 ans, c'est « *la force alliée à la beauté* », il a des yeux « *célestes* » et surtout une « *bonté essentielle* ». Il n'a qu'un seul défaut : quand il est très ému, il se met à bégayer, il ne peut plus parler. Sans quoi, bien qu'illettré, il chante en inventant sa chanson « *comme un rossignol* ». Billy gabier de misaine, vit dans les hauteurs du bateau comme un « *joyeux Hypérior* », et d'ailleurs ces marins du ciel sont des « *dieux nonchalants* » enviés des rampants des ponts du navire. Billy Budd a vite un surnom : c'est « *Bébé Budd* », membre lumineux d'un « *club aérien* ». Il a été enrôlé de

force, c'est un adolescent plein de grâce et de vérité, aux allures parfois féminines en contraste avec sa nature athlétique. Bref, la séduction même, d'autant plus irritante qu'elle semble inconsciente d'elle-même. Voilà : le Diable n'a plus qu'à se manifester.

Le Diable, c'est le capitaine d'armes, Claggart, surnommé « *Jim Lamouche* ». Il est bizarrement discret, celui-là, il fait régner l'ordre, il est très raisonnable, mais dissimulé. D'emblée, sans rien laisser paraître, il a repéré l'ange Billy ce pur et virginal Adam d'avant la Chute. Sous ses airs policés, il est atteint, dit Melville, d'une « *dépravation naturelle* », d'une « *perversion congénitale et innée* ». Ne dites pas tout de suite « homosexualité », ce serait trop simple. Il n'y a, chez Claggart, « *rien de sordide ni de sensuel* ». Le mal est beaucoup plus profond, et la « sexualité » n'est qu'une conséquence latérale d'un principe spirituel cachant une folie froide et un « *orgueil phénoménal* » sous une raison apparente. Ce serpent, hypnotisé par une rose (*bud*, bouton de fleur), est du « *diabolisme incarné* ». Melville écrit : « *Incapable d'annuler en lui un mal élémentaire, percevant le bien, mais impuissant à y participer* », il est comme un scorpion « *surchargé d'énergie* ». Cette énergie démesurée est l'Envie (comme catégorie du mal absolu). L'envie, passion diabolique par excellence, veut tuer, c'est une négativité pure.

L'envie veut la mort. Satan, selon Milton, n'est que « *pâle colère, envie, désespoir* ». Melville, par petites touches bibliques et évangéliques (le « *mystère d'iniquité* » évoqué par saint Paul), fait du navire en pleine mer un lieu cosmique et métaphysique.

Inutile de dire que Billy Budd, malgré quelques avertissements donnés sur un ton oraculaire par un vieux marin, ne s'aperçoit de rien et ne comprend rien. A partir de là, tout va très vite : le Diable accuse l'ange de préparer une mutinerie à bord. Billy bouleversé d'émotion par ce mensonge et devenu aphasique, le frappe à mort, et le commandant, tout en le sachant innocent, est obligé de le condamner à être pendu. L'aumônier du navire renonce vite à préparer le condamné à son exécution : c'est un enfant qui écoute poliment son sermon sans réagir. Au petit matin, l'agneau Billy Budd est pendu à la grande vergue devant l'équipage rassemblé. Il bénit, avant de mourir sans la moindre convulsion, le commandant. Le jour se lève, et c'est une apothéose en rose envahie de mouettes. Un innocent meurt dans un monde coupable : un de plus, mais un pour toujours.

J'ai toujours lu et relu « Billy Budd » la gorge serrée. Ce petit livre inachevé (Melville y a travaillé jusqu'à sa mort) n'a été publié qu'en 1924. C'est du très grand art de marin connaissant tous les noeuds de la tragédie humaine, un requiem chantant une extraordinaire noblesse disparue. Sans illusions sur ses bouteilles jetées à la mer, Melville a quand même écrit ce qui suit : « *Dans certaines dispositions, aucun homme ne peut peser ce monde sans jeter quelque chose comme le Pêché originel dans la balance pour rétablir l'équilibre.* »

Philippe Sollers, Le Nouvel Observateur du 11 mars 2010.

Herman Melville

Né en 1819 à New York, mort en 1891, Herman Melville a été mousse, marin sur un baleinier, mutin, et a parcouru le monde, de Liverpool à Tahiti. A la fin de sa vie, il fut, pendant vingt ans, agent des douanes pour la ville de New York. Paru en 1851, « Moby Dick ou la baleine blanche » n'a connu le succès que dans les années 1920. A signaler : la parution, aux Editions Rue d'Ulm 15 euros), de ses « Derniers Poèmes ».